

Lectrices, qui lisez ces lignes avec toute l'attention qui doit éveiller chez vous un pareil sujet, savez-vous quel peut être à peu près le montant d'affaires d'une couturière à Paris, pendant une année? Deux cent quarante mille louis!!! ni plus ni moins. Après tout, cela ne fait que 6000 robes ou toilettes à quarante louis, et c'est le prix ordinaire des vêtements féminins, pour la classe qui a la chance d'être placée à un certain degré de l'échelle sociale.

Du reste, je vous prie de croire que c'est là un prix fort modéré; il y a des toilettes de cent louis, et jusque là on ne croit pas encore avoir mis le pied sur le terrain de l'extravagance.

Mais on peut s'habiller à meilleur marché, chères lectrices. Vous n'ignorez pas sans doute que la France est aujourd'hui constituée en république, sous M. Thiers, dénoncé comme un renégat de la plus belle eau par le *Journal des Trois-Rivières*: naturellement, il s'est rencontré une modiste assez intelligente, assez spirituelle, assez supérieure en un mot, pour inventer les "petites robes républicaines." La chose une fois faite, il n'était pas difficile de lui donner la vogue.

Les Françaises ne sont pas républicaines, je le sais; elles sont plutôt ou légitimistes, ou orléanistes, ou impérialistes. Mais il y a tant d'Américaines à Paris, et les Américains sont en si bonne intelligence avec les dames Russes. Il paraît que ce sont elles qui ont donné la vogue aux "petites robes républicaines," et que les Françaises n'ont fait que les suivre.

Ces petites robes, remarquables par leur simplicité, ne coûtent que vingt louis pièce. Vous voyez que c'est pour rien. Ici l'on se plaint que la vie coûte gros, et l'on a raison. Tout a augmenté de cinquante pour cent depuis douze à quinze ans. Mais si l'on avait à faire face aux exigences d'une épouse, qui offrirait à vos sages délibérations un budget ainsi composé, pour ses dépenses annuelles:

Chapeaux.....	£ 96
Coiffures.....	72
Faux cheveux.....	20
Corsets.....	10
Linges.....	200
Chaussures.....	48
Gants.....	40
Robes.....	800
Bijouteries.....	1000
Total.....	£2286

Eh bien, voilà à peu près ce qu'une parisienne du haut ton devra dépenser pour se tenir tout à fait dans le mouvement. Y a-t-il beaucoup de fortunes en Canada qui résisteraient à un train pareil? Je ne le crois pas.

Et remarquez, s'il vous plaît, que le budget ci-dessus, dans l'estimation du correspondant du *Times*, ne s'applique pas à une de ces créatures comme on sait qu'il en existe à Paris. Point du tout; il s'agit des dépenses annuelles d'une dame élégante mais honnête.

Quant aux dames qui ne visent qu'à être simplement élégantes, leurs dépenses atteignent des proportions renversantes. Savez-vous bien que l'une d'entre elles dépense, par année, pour plus de mille louis de fleurs naturelles dans les différentes pièces de son appartement!... Par cet item, jugez du reste. *Ab uno....*

L'éminente artiste qui a acquis la grande vogue parisienne pour la confection des chapeaux, fait pour quatre-vingt mille louis d'affaires par année. Voyons, ces chiffres parlent haut, n'est-ce pas?

Le correspondant fait remarquer que la mode est aujourd'hui aux couleurs incertaines, vagues, ce que les parisiennes appellent "teintes dégradées." Plus une teinte est dégradée, plus elle fait fureur. On dirait que les couleurs cherchent entre elles un compromis, une transaction, qu'elles ont honte de paraître ce qu'elles sont, ou qu'elles veulent dissimuler, faire trêve à de désagréables rivalités. N'est-ce pas la politique qui a inspiré ces teintes dégradées?... Hélas! on connaît l'influence des milieux dans la société; c'est le même esprit qui règne partout.

Après tous ces chiffres, qui donnent la fièvre du vertige, essayez donc de l'idylle douce et tendre, que vous montre la jeune ouvrière, pimpante dans ses modestes vêtements. Est-ce que la jeune ouvrière ne porte pas de soie? Allons donc!...

Ah! nous sommes loin du temps où l'Empereur Aurélien refusait, dit l'histoire, à sa femme, toute Impératrice qu'elle était, une robe de soie, s'excusant sur la dépense que devait entraîner l'achat de cet ajustement ruineux! ou Jacques Ier., avant de monter sur le trône, dut prêter au comte de Mar une paire de bas de soie (tant ce tissu était rare encore), afin que ce comte put se présenter devant l'ambassadeur anglais.

De nos jours, la première servante venue pourrait se présenter devant le suédois ambassadeur, s'il ne lui fallait que des bas de soie. La fureur du luxe n'est pas limitée, à une certaine classe, elle s'étend à toutes, depuis le maître jusqu'aux plus infimes domestiques. Aussi n'y a-t-il plus qu'une chose aujourd'hui: l'argent!

M. Guizot disait aux jeunes gens de s'enrichir, et il avait raison. Sans argent, vous n'êtes rien; avec de l'argent, vous êtes tout ce que vous voulez, don Juan, député, ministre, etc.

L'argent, mon cher, l'argent, c'est la seule puissance. On a quelque respect encore pour la naissance, Pour le talent fort peu, point pour la probité; Mais qui sait s'enrichir est vraiment respecté.

Je crois que je ne saurais mieux terminer que par ces vers cette causerie qui a mis sous les yeux du lecteur l'un des côtés les plus extravagants des mœurs parisiennes, le luxe dévergondé, insolent, sans mesure et sans vergogne.

UN SOLITAIRE.

Les catholiques de France parlent de bâtir un temple à Paris en l'honneur du Sacré-Cœur de Jésus pour expier les fautes de la France contre Jésus-Christ, et obtenir la miséricorde divine dans les événements qui se préparent.

LES CANADIENS DE L'OUEST.

GABRIEL FRANCHÈRE.

(Suite.)

IX.

Franchère partit en expédition au mois de janvier 1814 pour aller recouvrer beaucoup de fusils et d'autres effets que des naturels avaient dérobés à un parti de quelques hommes envoyés par les agents de la Compagnie du Nord-Ouest. Afin de ne pas répandre inutilement le sang, il usa d'un stratagème qui lui réussit parfaitement. Il parvint à capturer l'un des principaux chefs sauvages qui fut soigneusement garrotté, et fit répandre la nouvelle que, si on ne rapportait pas les effets volés, on le mettrait à mort. Cette menace eut l'effet désiré, et presque tous les articles furent restitués en peu de temps.

Les vivres se firent rares durant l'hiver à l'établissement, et la plupart des hommes durent se rendre dans l'intérieur pour y trouver des moyens de subsistance. Franchère se rendit, de son côté, au poste de la rivière Ouallamet, où il s'occupa à amasser des provisions pour ceux qui étaient restés au fort.

Au commencement d'avril, Franchère était rendu au Fort George, qu'il devait laisser pour toujours afin de revenir au Canada. Le départ était fixé au 4 avril et il trouva, à son arrivée, tous les préparatifs faits pour le voyage. "Je fis préparer le peu d'effets que je possédais, dit-il, et malgré les offres très avantageuses des messieurs de la compagnie et leurs instances réitérées, pour m'engager à rester dans le pays, au moins encore une année, je demeurai ferme dans ma première résolution. Le voyage que j'allais entreprendre était long; il devait être accompagné de grandes fatigues et de grandes privations, et même de quelques dangers, mais j'étais fait aux privations et aux fatigues; j'avais affronté des périls de plus d'un genre: et quand même il n'en eut pas été ainsi, le désir de revoir mon pays, mes parents et mes amis; l'espérance de me retrouver dans quelques mois au milieu d'eux, m'auraient fait passer par-dessus toute autre considération."

X.

Franchère interromp ici la relation de son voyage pour enrichir son livre de précieux renseignements sur les ressources naturelles de la vallée de la Colombie, sur le nombre, les mœurs et le caractère des nombreuses tribus indiennes qui vivent sur ses rives fertiles, depuis son embouchure jusqu'aux chutes.

La Colombie est une magnifique rivière fréquemment accidentée par des rapides, et qui arrose une immense étendue de pays. Les productions végétales de la région qu'elle sillonne sont extrêmement variées. Les arbres les plus répandus sont le cèdre, la pruche, l'épinette blanche, l'orme, etc. Ils atteignent des hauteurs prodigieuses et leur diamètre est énorme. L'arbre le plus gros que vit Franchère est une épinette blanche dont la cime avait été mutilée par la foudre. Il avait été également dépouillé de ses branches et il formait une véritable colonne haute de 80 à 100 pieds. Ce géant de la forêt s'élevait sur le versant d'une colline, en arrière de l'établissement d'Astoria; sept hommes, en étendant leurs bras et en se touchant seulement du bout des doigts, purent à peine l'embrasser, puis on le mesura; il avait 42 pieds de circonférence. Si les circonstances l'eussent permis, on aurait construit un escalier autour de cet arbre et on eut érigé au sommet une espèce de plateforme qui eut pu servir de point d'observation.

L'arbre dont Franchère parle avec admiration, n'est pourtant qu'un nain, lorsqu'on le compare aux dimensions fabuleuses des cèdres de la Californie, une merveille du règne végétal. Leur hauteur est souvent de plus de 450 pieds; leur circonférence de plus de 110 pieds. Un ancien missionnaire racontait il y a quelque temps, dans les colonnes même de l'*Opinion Publique*, que lors de l'expédition militaire du général Frémont, qui le premier, au nom des Etats-Unis, s'empara de la Californie, un détachement de ses soldats s'étant rendu dans ces immenses prairies, arriva à la nuit tombant au pied des montagnes. A l'approche de ces nouveaux hôtes, les Sauvages s'étaient enfuis. Les militaires ayant trouvé un de ces arbres extraordinaires, dont le pied avait été brûlé à l'intérieur jusqu'à l'aubère, y entrèrent sans descendre de cheval, au nombre de quatorze dragons pour y passer la nuit.....

Les fruits croissent en grand nombre et les naturels en font une grande consommation. Il y a aussi beaucoup de racines nutritives dont plusieurs sont un préservatif contre une foule de maladies.

Le poisson forme la nourriture principale des indigènes. Le saumon surtout abonde ainsi que l'étrurgeon.

Les animaux sauvages sont extrêmement nombreux, leur robe est très riche, et depuis longtemps elle sert au trafic énorme des pelleteries.

Les naturels sont en général d'une très petite stature. Ils s'attachent presque tous la barbe et la plupart ont la tête aplatie. Ce sont les mères qui leur aplatisent la tête lorsqu'ils sont au berceau. Cette difformité est très en vogue parmi eux, et on permet aux esclaves seuls de porter une tête arrondie.

Ces sauvages sont actifs, bons nageurs et fort adonnés au vol. A l'époque où Franchère les vit, ils ne buvaient aucune liqueur forte. On sait que c'est tout le contraire parmi les autres tribus indiennes. Les hommes portent le costume d'Adam, et l'hiver seulement ils jettent sur leurs épaules une espèce de peau de panthère. Les femmes sont un peu plus décentes.

Celles-ci sont fort malpropres, et bien qu'elles soient un peu plus respectées que parmi d'autres tribus indiennes, elles sont chargées cependant des travaux les plus pénibles.

Leurs maisons construites en cèdre ont souvent jusqu'à 100 pieds de longueur et 30 ou 40 de largeur. Plusieurs familles logent dans ces grands appartements qui sont séparés par des cloisons.

Chaque village a son chef qui est considéré en proportion de ses richesses. Chaque village forme une bourgade indépendante, et souvent des difficultés s'élèvent entre les tribus. La guerre se fait d'une manière peu ordinaire parmi les sauvages. Les surprises sont inconnues et on n'attaque jamais un village sans en donner avis. Les combats ne se font qu'à la clarté du soleil. Ils doivent cesser au crépuscule. Dans les temps de guerre, les indigènes passent la nuit à hurler et à se défier, à peu près comme les héros d'Homère et de Virgile. Ils se battent sur leurs pirogues qu'ils tiennent penchées afin de présenter le flanc à l'ennemi. Ils se servent de l'arc et de la flèche et d'une espèce de sabre à deux tranchants.

La polygamie est reconnue chez ces sauvages et les jeunes filles ne sont pas scrupuleuses à l'article de la chasteté.

Ces peuplades n'ont pas à proprement parler de culte public. Elles possèdent un certain nombre de petites figures sculptées dont elles ne paraissent pas faire grand cas.

Ces sauvages, dit Franchère, "déposent leurs morts dans des canots, sur des rochers assez élevés pour que les eaux du

printemps ne les baignent pas. On met à côté du défunt son arc, ses flèches, et quelques-uns de ses ustensiles: ses femmes, ses parents et ses esclaves se coupent les cheveux en signe de deuil, et vont pendant plusieurs jours, au lever et au coucher du soleil, à quelque distance du village chanter une chanson funèbre."

Malgré leurs vices, les naturels se rapprochent de la civilisation, plus que bon nombre d'autres tribus. Ils parlent la langue chinouque, qui est fort dure et dont la prononciation est extrêmement difficile pour les étrangers. Ross Cox (1) n'hésite pas à dire pourtant que Franchère connaissait mieux ce dialecte indien qu'aucun autre étranger.

XI.

Le 4 avril 1814, Franchère laissait le Fort George pour revenir au Canada. Il avait plusieurs compagnons, et l'expédition se composait de dix canots. Dès les premiers jours du trajet, plus d'un faillit être englouti dans les flots de la Colombie.

Le 17 avril, l'expédition traversait une petite rivière venant du Nord-Ouest, lorsqu'on aperçut des canots qui s'approchaient à force de rames. Puis, l'on entendit une voix d'enfant criant: "Arrêtez donc, arrêtez donc." Les canots atterrirent, puis l'on fut rejoint par la femme et les enfants d'un nommé Pierre Dorion, chasseur, l'un des personnages que Washington Irving s'est plu à nous dépeindre. Celui-ci avait été envoyé avec un parti de huit hommes pour aller chercher des vivres au milieu d'une tribu de Sauvages appelés les Serpents, au mois de janvier. Ils s'étaient dispersés dans cette excursion pour aller tendre des trappes au castor. Mais bien mal leur en prit, car la plupart furent surpris par les naturels et cruellement massacrés. Leclerc, l'un d'eux, avait pu se rendre à la tente où était réfugiée la femme de Dorion, mais il était mortellement blessé et il expira quelque temps après lui avoir annoncé la pénible nouvelle que son mari était au nombre des victimes.

Craignant de tomber également entre leurs mains, cette courageuse amazone avait de suite prit la fuite avec ses enfants en menant à toute vitesse deux chevaux qu'elle avait trouvés à ce poste. Elle n'avait trouvé au poste de M. Reed que des traces de sang, ce qui lui indiquait que les Indiens y avaient fait de nouvelles victimes. Prise de terreur, elle se dirigea vers les montagnes, au sud de la rivière Wallah Wallah, où elle passa l'hiver et dut tuer ses deux chevaux pour ne pas périr de faim ainsi que ses enfants. Elle fut recueillie par les Sauvages Wallah Wallah, qui la traitèrent fort humainement. C'étaient ces bons Sauvages qui la ramenaient en canot, et on leur fit des présents pour les récompenser de leur louable conduite.

Les Canadiens qui périrent ainsi étaient Pierre Dorion, Gilles Leclerc, François Landry, J.-Bte. Turcot, André Lachapelle et Pierre Delaunay.

Le 11 mai, l'expédition laissait la rivière Colombie pour entrer dans la rivière au Canot, l'un de ses nombreux affluents. Puis on laissa les canots pour se diriger à pied vers les montagnes, chaque homme ayant 50 livres à porter.

Le 14, on escalada une montagne extrêmement escarpée, qui était encore toute couverte de neige, et on n'atteignit le sommet qu'après plusieurs heures d'une marche extrêmement pénible. Lorsqu'on eut descendu la montagne, on chemina à travers des marais et d'épaisses forêts pendant plusieurs jours, puis on parvint sur les bords de la rivière Athabaska, que l'on dut passer à gué.

Le 18, l'expédition arriva saine et sauve au poste des Montagnes Rocheuses, qui est situé sur les bords d'un petit lac au milieu d'un bois charmant qu'entoure une ceinture de rochers sourcilleux. Ce poste était sous la direction d'un M. Decoigne, qui se joignit aux voyageurs.

L'expédition mit quatre jours à traverser les Montagnes Rocheuses, qui avaient en cet endroit une quarantaine de lieues environ de largeur. A propos de ces célèbres montagnes, Franchère dit que "Pinkerton se trompe assurément quand il ne donne à ces montagnes que 3,000 pieds d'élévation au-dessus du niveau de la mer: d'après mes propres observations, je n'hésiterais pas à leur en donner 6,000: nous nous élevâmes très probablement à 1,500 pieds au-dessus du niveau des vallées, et nous n'étions peut-être pas à la moitié de la hauteur totale; et les vallées doivent être elles-mêmes considérablement au-dessus du niveau de l'Océan Pacifique, vu le nombre prodigieux de rapides que l'on rencontre dans la Colombie, depuis les chutes jusqu'à la rivière au Canot.... Ces montagnes qui donnent naissance à une infinité de rivières et aux plus grands fleuves de ce continent, offrent un champ vaste et neuf à l'histoire naturelle.... Les premiers voyageurs les ont appelées Montagnes-Luisantes, à cause d'un nombre infini de cristaux de roche, qui en couvrent, dit-on, la surface, et qui, lorsqu'elles ne sont pas couvertes de neige, ou dans les endroits où elles n'en sont jamais couvertes, réfléchissent au loin les rayons du soleil. Le nom de Montagnes de Roches, ou Rocheuses par excellence, leur a probablement été donné par ceux qui les ont traversées ensuite, à cause des énormes rochers qu'elles offraient çà et là à leur vue."

JOSEPH TASSÉ.

A continuer.

(1) *Adventures on the Columbia.*

Une correspondance particulière de Saint Thomas nous apporte le récit d'une scène effrayante, mais dont nous ne garantissons pas précisément l'authenticité. Voici le récit en question:

"Un nègre, du nom de Billy-Boy, ayant parié de traverser à cheval, le port dans toute sa largeur, depuis Long Bay jusqu'au Carrénage, enfourcha un petit trotteur du pays qui se mit bravement à la mer et nagea vers le but. A peine la moitié du parcours était-elle accomplie, qu'un flot de sang, montant à la surface, entoura le groupe.

"Un requin venait de couper la cuisse du pauvre cheval. Le courageux animal essaya de nager avec ses trois pattes valides; mais l'épuisement arriva, puis la noyade. Billy-Boy, excellent nageur, se lança résolument à la brasse. Quatre requins se mirent à sa poursuite. La lutte prit des proportions épiques. Le nègre se livra, pendant vingt minutes, à une gymnastique qui consista à taper l'eau avec les pieds et les mains pour empêcher le monstre de se mettre sur le dos, seule position qui lui permet de happer sa proie.

"Enfin, au moment où un bateau arrivait à son secours, Billy-Boy disparut. En deux coups de rames, les sauveteurs arrivèrent dessus; or harponna par ses vêtements le corps qui remontait à la surface, mais, borreur! le cadavre était décapité. Les requins vainqueurs se disputaient sa tête en fuyant."